

ses-tailles nobles et néanmoins je lui offris un rôle essentiellement comique, il l'accepta, et ce fut le premier rôle gai que joua celui qui, dix ans plus tard, devait donner un cachet si heureux au *Biju du Postillon*. Cette distribution d'acteurs en seconde ligne me porta bonheur. Mlle *** fut remplacée par Mlle Eléonore Colon, et la pièce eut plus de quatre-vingts représentations.

J'é profitai du succès de *la Francée* d'Auber. Les deux pièces marchèrent ensemble, et j'ai eu, avec mon illustre confrère, le privilège d'être le dernier compositeur exécuté dans l'ancienne salle Feydeau. La dernière représentation donnée dans cette salle que le marteau devait abattre le lendemain se composait de *la Francée* et de *Pierre et Catherine* (mars 1829).

J'avais vendu ma *Batchère de Brietz* à l'éditeur Schlosinger pour 500 francs. Pleyel m'offrit 3 000 francs de *Pierre et Catherine*. Une amourette qui devait finir par un mariage m'avait fait quitter la maison de mon père et les 3 000 francs de Pleyel me parurent une somme énorme. J'eus cependant le bon esprit d'en distraire la somme nécessaire à l'acquisition d'un piano et je pus composer sur un instrument à moi, ce qui ne m'était pas encore arrivé.

Quelques jours après la représentation de *Pierre et Catherine*, un auteur de réputation, Vial, l'auteur d'*Alme*, me confia un poème en trois actes qu'il avait fait en collaboration avec Paul Duport. C'était encore un sujet russe, il était intitulé *Damlowa*. La pièce ne manquait pas d'intérêt et je me mis immédiatement à l'ouvrage. Mais une année s'écoula avant qu'on ne jouât *Damlowa* et c'était trop long à attendre. Je continuai donc d'écrire quelques pièces pour les Nouveautés. Mais le directeur de l'Opéra-Comique tenait à son privilège exclusif et il faisait une rude guerre aux théâtres de vaudeville qui donnaient de la musique nouvelle. Cette prétention absurde d'empêcher des théâtres de préparer des compositeurs et des chanteurs a fait le plus grand tort à l'art musical. Derval, Brindeau, Bressant, eussent été d'excellents ténors, si, au début de leur carrière, on ne leur eût défendu de chanter autre chose que des vaudevilles. Le lendemain de la représentation d'une pièce dont j'avais fait la musique aux Nouveautés, le directeur Ducis envoya une assignation pour s'opposer à ce qu'on continuât de jouer un ouvrage dont les airs étaient nouveaux. Les Nouveautés étaient alors dirigées par Bohan et Nestor Roqueplan, propriétaire du journal le *Figaro*. On venait de jouer à l'Opéra-Comique un nouvel opéra de Carafa. Ils répondirent par une contre-assignation qu'ils firent signifier par un huissier nommé l'Ecorché. Ils y faisaient défense à Ducis de représenter son opéra, prétendant qu'il n'y avait pas un seul air nouveau, que les motifs étaient connus et qu'il empiétait sur le privilège des théâtres de vaudeville. Il publièrent leur assignation dans le *Figaro*. Cette facétie eut un succès fou, les rieurs furent de leur côté et le procès n'eut pas lieu.

Damlowa fut jouée dans les premiers mois de 1830. J'avais pour interprètes, Mesdames Casimir, Pradhon et Lemonnier, MM. Lemonnier et Moreau Saint. Le succès fut assez grand, j'eus un morceau bissé, l'air : *Sous le beau ciel de la Provence*, etc. Malheureusement la révolution de Juillet vint interrompre le cours de nos représentations.

J'avais fait en collaboration avec Gide la musique d'une pantomime anglaise, *la Chatte blanche*, pour les Nouveautés. Le ministère en voulait défendre la représentation comme excédant les privilèges du théâtre. Les directeurs obtinrent de Charles X la permission d'en faire jouer quelques scènes à Saint Cloud, devant les jeunes princes qui furent enchantés des bon coups de pieds qu'échangeaient les clowns et le pantalon, et l'interdiction fut levée. La première représentation eut lieu le 26 juillet, le jour où parurent les *Ordonnances*. La seconde ne fut pas achevée et la pièce ne fut reprise que quelques jours plus tard et obtint une centaine de représentations.

A continuer.

La Ste Cécile en Europe.

—:o:—

Une cérémonie religieuse et musicale a été célébrée le jeudi 23 novembre, à une heure et demie, dans la chapelle du palais de Versailles, en l'honneur de sainte Cécile. M. E. Renaud organiste du palais, s'était assuré du bienveillant concours de Mlle A. Soubre, Mme Fressat, MM. Caron (de l'Opéra), Watson [du Lyrique], J. O'Kelly, Wettge, Lautier [violoniste].

..

On a exécuté mercredi dernier, à Sainte Gudule de Bruxelles à l'occasion de la fête de sainte Cécile, une messe à quatre voix de M. François Riga. L'œuvre de notre compatriote, conchée à environ 200 exécutants, a obtenu un grand succès, — d'autant plus que l'interprétation, dirigée par M. Fischer en a été très-bonne, chœur et orchestre ont marché parfaitement. Il y a là de quoi consoler le public pieux — et autre — de toutes les elucubrations qui naissent et meurent chaque année sous les voûtes de nos églises.

..

La cérémonie à la fois religieuse et musicale que l'Association des artistes musiciens, fondée et présidée par M. le baron Taylor, fait célébrer chaque année en l'honneur de sainte Cécile, attire toujours la foule dans la vaste église de Saint-Eustache, mais cette fois l'empressement du public avait été surexcité par l'annonce d'une messe inédite à grand orchestre de M. Charles Gounod, qui est, croyons-nous sa seconde. Nous sommes heureux de constater que cette œuvre nouvelle est tout à fait digne du talent et de la réputation de l'auteur de *Faust*. — Cette messe est en *ut*. Le *Kyrie* a pour thème un motif parfaitement traité qui a un peu le caractère du plain-chant et que les voix et les instruments se renvoient constamment dans tout le cours du morceau. Le *Gloria* commence heureusement par une pédale de dominante sur laquelle les voix de soprano seules d'abord, attaquent le motif, le *Qui tollis* est d'un beau sentiment, — le *Credo* a beaucoup de grandeur, et ce qu'on pourrait appeler la partie dramatique de ce morceau à partir de *l'Incarnation* jusques et y compris le *Resurrexit* est on ne peut mieux réussi, plein d'expression et relevé par ces riches harmonies et ces beaux effets d'instrumentation dont M. Gounod a le secret. — Le *Sanctus*, le *Benedictus*, où un quatuor de deux soprano, ténor et basse taille alterne avec le chœur et l'*Agnus Dei* dont le motif est attaqué à l'unisson par toutes les voix, quoique moins important que le *Gloria* et le *Credo*, ne sont ni moins bien trouvés ni moins remarquables tant au point de vue de la lecture que sous celui du bonheur de l'expression — ce n'est pas tout, il y a encore dans la messe de M. Gounod deux très-beaux morceaux de musique instrumentale l'*Offertoire* et la marche religieuse finale ce qu'on appelle une *sortie*.

L'*offertoire* en la bémol est plein d'onction et d'une grande suavité, mais la marche finale lui est peut-être encore supérieure. — Elle se termine admirablement par un large chant de violons ou par un procédé qui appartient à M. Gounod, la mélodie, qui s'élève toujours sur une série de modulations, semble vouloir monter jusqu'au ciel. — Tel est autant que nous avons pu en juger, à une première audition, cette grande et belle œuvre de musique sacrée qui demanderait une analyse moins hâtive et plus complète que celle que le défaut de temps et d'espace nous permet d'en donner.

—:o:—

Abonnements reçus dans le cours du mois.

— o —

Pour mai 1875—76. Révd. C. Crevier.

Pour mai 1876—77. Révd. C. Crevier, MM. H. Doré, L. U. A. Gènes, A. Lavigne

Pour mai 1877—78. Mde J. J. Ross, Couvent de Arichat, Mr. A. Desève.